

Anthropologie et Sociétés



Béatrix LE WITA : Ni vue ni connue. Approche ethnographique de la culture bourgeoise, Ministère de la Culture et de la Communication, coll. Ethnologie de la France, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1988, 200 p. biblio., ill.

Françoise-Romaine Ouellette

Culture et clinique

Volume 14, numéro 1, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/015122ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/015122ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ouellette, F.-R. (1990). Compte rendu de [Béatrix LE WITA : Ni vue ni connue. Approche ethnographique de la culture bourgeoise, Ministère de la Culture et de la Communication, coll. Ethnologie de la France, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1988, 200 p. biblio., ill.] *Anthropologie et Sociétés*, 14 (1), 159-161. <https://doi.org/10.7202/015122ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Montesquieu qui « contient l'effort le plus abouti, dans la tradition française, pour penser simultanément la diversité des peuples et l'unité du genre humain » (p. 389). Refusant à la fois le scientisme (pour lequel le devoir-être découle de l'être) et la tolérance pure, Montesquieu permet de penser un pluralisme qui ne soit pas honteux et sache considérer certaines valeurs comme fondamentales.

Qui chercherait dans ce livre une recette pour savoir comment vivre serait déçu. Todorov offre une position, une façon d'arriver à des décisions, non ces décisions elles-mêmes. Cela est normal chez un auteur qui avoue aimer Montesquieu parce que chez celui-ci, la recherche de la vérité est plus importante que sa possession (p. 421). On aurait avantage à méditer semblable position éthique, en cette époque où l'insécurité pousse aux conclusions hâtives.

Il y a donc quelque chose d'immensément attachant dans ce livre. Il plaira non seulement à qui s'intéresse aux relations interethniques, mais surtout à qui attend des sciences humaines une ouverture critique sur le monde. Cela ne signifie pas qu'on ne puisse, à son tour, se montrer critique par rapport à lui. Le rejet de toute politique est, me semble-t-il, marqué au coin de l'utopie intellectuelle et ne se fait pas remarquer par la volonté de réaliser ce qu'on prêche. De même, il serait intéressant de comparer le refus du relativisme manifesté par Todorov (qui lui reproche de ne pas soutenir les droits de l'homme) et la position de Feyerabend, par exemple², qui retrouve la même attitude dans l'universalisme. Visiblement, lorsqu'on peut faire dire la même chose à des points de vue aussi différents, c'est que les termes du débat sont mal posés.

Peut-être le flou artistique convient-il aux discussions sur le pluralisme dont la France est traversée, ainsi que le prouve le débat actuel sur le voile islamique dans les écoles. Trop marquée par cette situation particulière, à moins que ce ne soit par la volonté de l'auteur de tout dire à la fois, cette position (esth)éthique traverse mal l'Atlantique.

Pierre-André Tremblay
Département des sciences humaines
Université du Québec à Chicoutimi

Béatrix LE WITA : *Ni vue ni connue. Approche ethnographique de la culture bourgeoise*, Ministère de la Culture et de la Communication, coll. Ethnologie de la France, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 1988, 200 p. biblio., ill.

Dans ce livre, Béatrix Le Wita rend compte d'une enquête ethnographique menée auprès d'hommes et, surtout, de femmes de la moyenne et haute bourgeoisie parisienne catholique. Son projet est de démontrer la spécificité de la culture bourgeoise, d'en identifier les principales valeurs constitutives et de repérer les formes de socialisation « instituant une personne dans l'état de bourgeoisie » (p. 5).

Le titre du livre, *Ni vue ni connue*, traduit de manière synthétique les principaux constats de l'auteure sur cette culture bourgeoise qui « là où l'on pense la saisir, se

2. Voir son dernier ouvrage traduit en français : *Adieu la raison*. Paris. Seuil. 1989.

dérobe » (p. 2). En effet, la culture bourgeoise impose à ses membres discrétion et sobriété dans l'expression de leurs caractères distinctifs et subordonne l'individu au réseau dense de ses relations familiales et sociales. En même temps, elle limite sévèrement l'accès des « autres » aux espaces privés où peuvent être observés les habitudes de vie, les éléments manifestes de l'aisance matérielle, des valeurs transmises, des solidarités familiales étendues. De plus, ses caractères particuliers ne sont généralement pas perçus comme des éléments constitutifs d'une culture. C'est pourquoi celle-ci peut facilement rester invisible et l'ethnographe qui cherche à la décrire « risque de paraître futile : noter ou relever ce que « tout le monde sait » (p. 26).

Le premier chapitre du livre (« L'enquête ») discute de la situation d'enquête, comme fait social, et des interactions entre observatrice et informateurs. Il témoigne d'un effort pour construire une ethnographie nouvelle ne masquant ni le point de vue particulier de l'ethnographe et les conditions de terrain qui l'influencent ni les positions différenciées des personnes rencontrées. Par contre, son insistance sur la distance sociale et culturelle qui sépare Le Wita de ses informateurs me semble, à l'inverse, reproduire des procédés rhétoriques de mise à distance des enquêtés qui ont traditionnellement servi à légitimer les discours d'autorité des ethnographes.

Le deuxième chapitre, « Accablée de tous les mots », constitue principalement un (trop) long détour par les dictionnaires et les citations d'auteurs qui, à titres divers (historiens, écrivains...), ont tenté de définir la bourgeoisie. À travers les références étymologiques, les multiples choix de critères de définition, les acceptions péjoratives du terme « bourgeois » et, enfin, les usages spécifiques de l'adjectif appliqué à des éléments matériels de la culture (cuisine, maison...), l'auteure précise progressivement les éléments de culture qui servent de lignes directrices à son étude : les pratiques ritualisées du domaine privé et de l'intimité familiale, l'éducation et la revendication d'un statut fondé sur des valeurs morales, les relations de parenté et la mémoire familiale. Malheureusement, elle n'approfondit pas une discussion intéressante, qu'elle amorce à peine, sur les représentations du pouvoir et de sa légitimité et les définitions de la bourgeoisie qui concourent au masquage ou au déni de la production symbolique dans les sociétés occidentales.

L'auteure s'est intéressée à l'éducation, partant du point de vue qu'une autre caractéristique de la culture bourgeoise est de « ne pas faire l'impasse sur la nécessité pour l'héritier de se réapproprier activement les valeurs du groupe » (p. 6). Les femmes jouant un rôle décisif dans la socialisation et la transmission culturelle, elle a fait porter sa recherche sur l'éducation que reçoivent les jeunes filles. Il s'agit de saisir « Comment devient-on Laure ? » C'est là le titre du troisième chapitre où sont d'abord repérés certains signes caractéristiques de l'appartenance à la bourgeoisie chez les femmes : la bague, les choix vestimentaires, les règles du savoir-vivre... Ces signes témoignent de trois éléments centraux de la culture bourgeoise : « l'art du détail, le contrôle de soi ou l'intériorité maîtrisée, la ritualisation du quotidien constitutive du passage de la sphère privée à la sphère publique » (p. 81). Une enquête auprès d'anciennes élèves des collèges Sainte-Marie a permis de cerner quelles structures éducatives favorisent l'apprentissage de ces traits distinctifs. Ces collèges sont des établissements d'enseignement libres dont le projet éducatif chrétien d'influence jésuite opère la rencontre de l'ascétisme bourgeois et des principes religieux. Le chapitre trois et le chapitre quatre (« La parabole des talents ») présentent l'histoire, les orientations et le fonctionnement de ces institutions. Malgré leur refus de se définir comme s'adressant aux seules classes aisées, ces collèges transmettent précisément les valeurs et principes caractérisant la culture bourgeoise. Au nom du respect de la personne, ils opèrent une sélection très forte de leurs élèves et dispensent une éducation élitiste.

Le dernier chapitre (« Les trois générations ») est le plus bref mais le plus dense. Il illustre un constat fait dans une précédente recherche de l'auteure : la mémoire familiale et généalogique des bourgeois se distingue de celle des classes populaires par l'étendue et la précision du point de vue généalogique et le mode narratif utilisé. Il s'agit de transmettre un statut et un sentiment d'appartenance dans un milieu où les usages sociaux de la parenté tendent à constituer « des micro-sociétés où l'on cherche à vivre entre soi » (p. 142), mais où les précisions de noms et de date sont nécessaires car la mémoire bourgeoise déborde le cadre local, « s'inscrit sur la scène nationale, voire internationale » (p. 145).

L'auteure souligne que la mémoire généalogique individuelle constitue un récit par taches, plutôt que linéaire, où les choix individuels, les préférences, les identifications donnent lieu à des élaborations plus poussées. Les récits qu'elle a recueillis font état d'une identification prioritaire, tant des hommes que des femmes, à la branche maternelle de la famille ou à des membres féminins de la parenté. Dans la réappropriation individuelle de la mémoire familiale où joue l'affectivité, la sélectivité favoriserait les femmes qui sont au cœur de la transmission de la culture bourgeoise. À travers elles, se tissent les liens entre le social et le privé, entre l'individu et son groupe.

Il faut signaler l'effort qu'a fait explicitement l'auteure pour repérer certains signes emblématiques de la culture bourgeoise. Les nombreuses (36) photographies en noir et blanc illustrent assez à propos cette dimension de la recherche. Par contre, la conclusion déçoit par son peu de consistance. Sur moins de deux pages, elle termine en queue de poisson un texte déjà très bref qui nous laisse sur notre faim, même s'il parvient à convaincre de l'intérêt des données et de leur analyse.

Le livre est intéressant pour l'introduction qu'il offre à un sujet relativement peu étudié et pour les pistes de recherche qu'il permet d'entrevoir. Un cadre d'analyse mieux défini aurait toutefois favorisé un traitement plus étoffé du matériel ethnographique recueilli. De façon générale, la présentation et la discussion d'informations ethnographiques occupent bien peu de place dans le texte. Une centaine d'hommes et de femmes ont pourtant accordé des entretiens à l'auteure, qui a eu l'occasion de rencontrer certaines de ces personnes, chez elles ou dans leur maison de famille, pendant plusieurs heures et parfois plusieurs jours. De plus, une cinquantaine d'anciennes élèves des collèges Sainte-Marie ont répondu à un questionnaire écrit. La présentation en annexe des commentaires de ces jeunes filles sur leur collègue (Annexe 1) et leurs biographies résumées (Annexe 2) ne compensent pas la brièveté de l'analyse et de la discussion.

Françoise-Romaine Ouellette
Institut québécois de recherche sur la culture
Montréal
